

Aurélien, contenus par Probus, écrasés du nouveau par Carin, ils se relevèrent plus terribles à l'avènement de Dioclétien (284), et grossirent leurs rangs d'une foule d'esclaves fugitifs, de colons, de propriétaires ruinés, de chrétiens proscrits, etc. Imitant, par une contradiction assez commune dans l'histoire des soulèvements populaires, les formes de la société qu'ils combattaient, ils s'étaient donné un *Auguste* et un *César*, Amandus et Aelianus, qui firent frapper des médailles en leur nom dans quelques cités conquises. Ils étaient, dit-on, chrétiens; cependant, les médailles d'Amandus portent des emblèmes païens. Quoi qu'il en soit, ces chefs luttèrent avec un courage héroïque et furent enfin écrasés par Maximien, près du confluent de la Marne et de la Seine, dans une sorte de presqu'île qui garda longtemps le nom de *Fosse des bagaudes* (aujourd'hui Saint-Maur-les-Fossés). La bagaudie ne fut point cependant anéantie complètement; mais elle ne fut plus de longtemps en état de tenter une insurrection générale et ne se manifesta plus que par les dévastations de bandes errant dans les forêts et les montagnes, et recrutées incessamment parmi les victimes de la rapacité et du despotisme des magistrats romains et des grands propriétaires. Cet état de choses dura encore au *ve* siècle, comme le prouvent certains passages de Salvien, prêtre de Marseille, qui justifie les excès de ces malheureux par l'excès du désespoir où les avaient plongés leurs oppresseurs. « Je parle maintenant des bagaudes, dit-il dans son *Traité du gouvernement de Dieu*, je parle des bagaudes, qui, dépouillés par des juges iniques et sanguinaires, écrasés, égarés, privés du droit de la liberté romaine, ont fini par perdre jusqu'au nom de Romains. Nous leur faisons un crime de leur malheur, nous leur faisons un crime du nom qui atteste ce malheur, nous leur faisons un crime du nom que nous leur avons imposé. » Et plus loin, en parlant des opprimés de tous les États, qui se réfugient au milieu des bandes errantes des bagaudes : « Les malheureux s'enfuient tantôt chez les barbares, tantôt au milieu des bagaudes, et ils ne s'en repentent pas. Ils préfèrent la liberté sous l'apparence de l'esclavage à l'esclavage sous l'apparence de la liberté. »

Les bagaudes étaient donc le vieux fond gaulois résistant aux Romains et aux barbares, et recrutés de tous les hommes énergiques qui ne voulaient point subir la servitude.

Vers 407, la bagaudie reprit une extension nouvelle et se lia à un réveil de la nationalité. De toutes parts, des cités, des provinces, se détachant d'un empire croulant, chassaient les gouverneurs romains, qui ne savaient que les piller et non les défendre contre les barbares. L'Armorie recouvra son indépendance, et d'autres provinces gauloises l'imitèrent. Ces événements sont d'ailleurs peu connus, et l'on ignore jusqu'où s'étendit l'espèce de fédération qui essaya de briser le joug romain, et qui, du reste, ne parvint pas à s'organiser. Toutefois, les bagaudes luttèrent encore jusque vers 440, et furent définitivement écrasés par Aëtius.

BAGAUDES (CAMP DES), en latin *Bagaudarum Castrum*, nom ancien donné à une presqu'île qui forme la Marne, par ses circuits, à 4 k. au-dessus de son confluent avec la Seine, et à 11 k. S.-E. de Paris. Jules César isolait complètement cette presqu'île de la terre ferme par un mur et un fossé, et y laissa une colonie de vétérans. Plus tard, sous Dioclétien, ce lieu servit de camp retranché aux bagaudes, qui lui donnèrent leur nom, et y furent écrasés par Maximien. Aujourd'hui, Saint-Maur-les-Fossés s'élève sur une partie de l'emplacement du camp des bagaudes.

BAGAUDIE s. f. (ba-gô-di — rad. *bagaudes*). Hist. Syn. de *Bagauderie*.

BAGAUDINE s. f. (ba-gô-di-ne — rad. *bagaudes*). Hist. Femme qui marchait avec les bagaudes, qui partageait leurs pèris.

BAGDAD, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Irak-Arabi, ch.-l. du pachalik de son nom, sur les deux rives du Tigre, à 1,650 kil. S.-E. de Constantinople, à 4,290 kil. S.-E. de Paris, à 650 kil. S.-O. de Téhéran, à 300 kil. N.-O. du confluent du Tigre et de l'Euphrate et à 90 kilom. N. des ruines de Babylone, par 33° 19' de lat. N. et 42° 2' de long. E. La population, avant la peste de 1831, dépassait 100,000 hab.; elle n'est plus aujourd'hui que de 80,000 hab., en y comprenant 20,000 Arabes, Indous, Afghans et Égyptiens, qui y résident pour leur commerce, et une garnison de 5,000 hommes, entretenue par le gouvernement turc. On y trouve aussi des Persans, quelques chrétiens arméniens et un assez grand nombre de juifs, qui sont tenus d'habiter un quartier séparé et soumis en général à la plus dure oppression. Siège d'un évêché catholique; fabrication renommée de maroquin et de coutellerie supérieure à celle de Damas; quelques fabriques de soieries, velours, cotons, tapis, articles de cuivre; fonderie de canons; savonneries et ateliers d'orfèvrerie et de bijouterie. Malgré sa décadence, cette ville, grâce aux avantages naturels de sa situation intermédiaire, est restée l'entrepôt principal des marchandises qui s'échangent entre les provinces méridionales de la Perse, l'Inde et l'Arabie d'une part, l'Europe et la Syrie de l'autre. Les envois de l'Inde s'effectuent par la voie de Bassora, d'où ils remontent l'Euphrate et le Tigre dans de

grandes barques, tandis que le trafic avec la Perse méridionale et avec la Syrie s'opère au moyen des caravanes, dont les plus importantes, celles d'Alep et de Damas, comptent souvent plus de 2,000 chameaux. C'est des dé pôts établis dans ces deux villes que Bagdad tire la plupart des articles manufacturés d'Europe, destinés à la consommation de la région intérieure qui forme son domaine commercial. Aux produits étrangers qu'elle réexporte, elle joint des dattes, de la laine et des chevaux de son territoire; des lainages, du maroquin, de l'orfèvrerie et du savon de sa fabrication.

Cette ville, vue de loin avec ses nombreuses mosquées, offre un aspect vraiment enchanteur; elle est entourée d'une enceinte de hautes murailles en briques, flanquées de cent soixante tours et protégées par des fossés larges et profonds. Une citadelle, autrefois très-forte, aujourd'hui en mauvais état, défend l'entrée du fleuve, sur les deux rives duquel se déroulent des rues étroites, sinieuses, non pavées, remplies de poussière en été et de boue en hiver. Les bazars, qui forment, pour ainsi dire, une ville à part, sont nombreux, vastes et bien approvisionnés. Les bains publics et les cafés, deux sortes d'établissements également fréquentés, sont dans un état misérable; ils paraissent tels surtout aux yeux des Européens, habitués au confort de la civilisation moderne. En été, la chaleur y est si accablante, que les habitants sont réduits à chercher un peu de fraîcheur dans les appartements souterrains; en revanche, l'hiver est assez froid pour rendre le feu nécessaire. Parmi les monuments de cette ville, le palais du pacha, le tombeau de la sultane Zobeïda, femme d'Haroun-al-Raschid, la Médresse au collège que fonda Mostansir en 1223, et qui sert aujourd'hui de caravansérail, le tombeau du cheik Marouf-Karkhi, méritent seuls d'être mentionnés. Cette ancienne cité des califes, fondée en 762 sur l'emplacement de la Ctésiphon des Grecs, à 80 kil. N. des ruines de Babylone, par le calife Abou-Giafar-Almansour, embellie par Haroun-al-Raschid, fut pendant cinq siècles la capitale florissante du puissant califat d'Orient. En 1253, elle fut presque entièrement détruite par les Mongols, et sous l'empire ottoman, comprenant l'ancienne Babylone, une partie de l'Assyrie et de la Mésopotamie, bornée au N. par le Kurdistan ottoman et l'Aldgérie, à l'E. par la Perse, au S. par le golfe Persique et à l'O. par l'Arabie. Cet éyalet a 890 kil. de long sur 550 de large, et une population de 1,000,000 d'hab.; son territoire, divisé en quatre sandjaks (Bagdad, Bassora, Kerkouk et Salemanieh), est arrosé par le Tigre et l'Euphrate, qui le fertilisent dans tout leur parcours; mais de vastes plaines sablonneuses et arides en occupent la plus grande partie, surtout à l'ouest. Il produit en quantité le riz, le maïs, le sésame, le tabac, l'orge, le chanvre, le coton, les dattes, etc.; ses montagnes sont couvertes de vastes forêts de chênes, et son désert de l'ouest abonde en absinthe et en plantes salines; belle race de chevaux et de chameaux; on y rencontre des sangliers, des gazelles, des panthères, des lions, des ours, mais surtout des nuées de Bédouins pillards.

BAGE s. m. (ba-je). Hist. rel. Silence qu'observaient les mages en certaines circonstances.

BAGELAAR (Ernest-Guillaume-Jean), peintre, dessinateur (et graveur hollandais, né à Endhoven, en 1775, à gravé à l'aqua-tinta et à l'eau-forte des paysages d'après nature et quelques portraits, entre autres le sien, celui du poète Jean Second, celui du peintre H. von Brussel, etc. Il était plutôt amateur qu'artiste de profession. Ses estampes, tirées à un petit nombre d'exemplaires, sont très-rares.

BAGÉ-LA-VILLE, comm. du dép. de l'Ain, arrond. de Bourg; 2,095 hab. Patrie de Duret, médecin de Charles IX et de Henri III.

BAGÉ-LE-CHATEL, ch.-l. de cant. (Ain), arrond. et à 30 kil. de Bourg; pop. aggl. 694 hab. — pop. tot. 727 hab. Commerce important de bestiaux et de volailles.

BAGET (Jean, chevalier DE), général, né à Lavit-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne) en 1743, mort en 1821. Entré de bonne heure au service, il était parvenu au grade de capitaine lorsque la Révolution éclata. Il accueillit le nouvel ordre de choses avec enthousiasme, se distingua dans les premières guerres, commanda en 1793 la cavalerie d'avant-garde de la Moselle et eut part à la victoire de Weissembourg. Admis à la réforme, il fut nommé inspecteur général des remontes, puis, en 1802, commandant de la 10^e division militaire.

BAGETTI (le chevalier Joseph-Pierre), aquarelliste, né à Turin en 1764, mort en 1831. Depuis 1800 jusqu'à la restauration, il a été attaché à l'armée française comme capitaine ingénieur géographe, et il a exécuté sur les campagnes des Français en Italie une centaine d'aquarelles qui sont conservées à Fontainebleau et au Dépôt de la guerre. Il existe de lui, au Musée, une aquarelle immense représentant une vue générale de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à Naples.

BAGFORD (Jean), antiquaire et bibliophile anglais, né à Londres en 1657, mort en 1716. Il a été chargé de former plusieurs belles collections de livres rares et de manuscrits pré-

cieux. On a de lui diverses lettres, et le prospectus d'une *Histoire générale de l'imprimerie*, inséré dans les *Transactions philosophiques* de 1707.

BAGGAERT (Jean), médecin hollandais, né à Flessingue vers 1657, mort en 1710. Il rejeta absolument l'autorité des anciens, et ne voulut admettre que l'expérience des faits. On connaît de lui deux ouvrages écrits en langue flamande : *la Vérité dégagée des préjugés*, et *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, où il combat la méthode de tenir les malades chaudement.

BAGGE (Jacques), amiral suédois, né en 1499, mort en 1565 ou 1570. Il servit quarante ans dans toutes les guerres que soutint la Suède, contre Lubeck, les Russes, etc., et mourut prisonnier de guerre des Danois.

BAGGE (Charles-Ernest, baron DE), chambellan du roi de Prusse, mélomane, mort en 1791. Il était passionné pour la musique, et quoiqu'il jouât assez mal du violon, il avait la manie d'en vouloir donner des leçons, et payait des artistes pour qu'ils devinssent ses élèves. L'empereur Joseph II le combla un jour de joie par cette phrase, cependant assez équivoque : « Baron, je n'ai jamais entendu personne jouer du violon comme vous. » Bagge a fait graver quelques compositions. On dit qu'il mourut empoisonné par sa maîtresse. Hoffmann a pris ce personnage pour sujet de l'un de ses contes : le *Violon de Crémone*.

BAGGER (Jean), théologien danois, évêque luthérien de Copenhague, né à Lunden en 1646, mort en 1693. Il n'est connu que par un acte d'intolérance souvent cité et dont le souvenir méritait en effet d'être conservé. Consulté par le gouvernement danois, en 1684, sur la question de savoir si l'intérêt de la communion luthérienne permettait de recevoir en Danemark les calvinistes expulsés de France par Louis XIV, il répondit par la négative, en affirmant que l'admission des calvinistes exposerait les fidèles luthériens aux dangers de la damnation éternelle, que les calvinistes étaient pleins de principes de rébellion, qu'ils étaient les auteurs de la mort de Charles I^{er}, que leur fausse religion était abominable aux yeux de Dieu, etc. Les conclusions du mémoire de Bagger furent adoptées, et les proscrits repoussés du Danemark. Or, il s'agissait de trente à quarante mille manufacturiers, savants, etc., qui eussent apporté dans le pays leur industrie, leurs lumières et leurs richesses.

BAGGESEN (Emmanuel), l'un des poètes les plus célèbres et les plus spirituels du Danemark, né en 1764, mort en 1826. Il eut une vie fort agitée, et séjourna successivement en France, en Allemagne et en Danemark; ses œuvres offrent un singulier mélange d'éléments contraires : de l'athéisme et de la foi, de la haine et de l'amour, de l'orgueil et de l'humilité; mais il avait une imagination immense et une sensibilité profonde. Son esprit reflétait quelque chose de Voltaire, de Wieland et de Sterne. Ses ouvrages les plus remarquables sont l'opéra d'*Ogier le Danois*, l'idylle de *Parthenais*, des poèmes, des odes et des chansons devenues populaires en Danemark.

BAGGOWOTH, général russe, se distingua dans la guerre contre les Français, notamment dans la mémorable campagne de 1812. A Borodino, ce fut lui qui commanda l'arrière-garde et qui soutint la retraite. Il fut tué d'un boulet de canon à la bataille de Tarontino (7 octobre 1812).

BAGH s. m. Hist. ott. Nœud magique qui empêche les nouveaux époux de consommer le mariage. On croit que les chefs des derviches peuvent seuls rompre ce charme.

BAGHARME, ou **BAGHERMÉ**, ou **BÉ-GHARMI**, royaume de l'Afrique, dans la Nigritie centrale, au S.-E. du lac Tschad. Cap. Baghermé ou Mesna; ses habitants, braves et industrieux, sont beaucoup plus civilisés que les autres Africains.

BAGHE s. m. Anc. cout. Bagage d'un ladre ou lépreux, consistant en un manteau, un chapeau, une besace et une cliquette, qu'on lui donnait avant de l'expulser d'une ville.

BAGHERIA, ville du roy. d'Italie (Sicile), province et à 9 kil. E. de Palerme; 5,000 hab. Lieu de villégiature pour les riches Palermitains. Belles ruines de l'antique Solunta.

BAGHERONE s. m. (ba-ghe-ro-ne). Mètre. Monnaie bolonaise valant un demi-sou du pays.

BAGHIRATI, rivière de l'Indoustan; elle sort des monts Himalaya, à 4,000 mètres d'altitude, et forme le Gange par sa réunion avec l'Alakananda.

BAGHIS s. m. (ba-ghiss). Myth. ind. Sur-nom de Siva.

BAGHTCHÉ-SÉRAÏ (palais des jardins), ville de la Russie d'Europe en Tauride, à 30 kil. S.-O. de Simphéropol; 12,400 hab. Sous les khans tartares elle fut la capitale de la Crimée.

BAGIEU (Jacques), chirurgien distingué, vivait dans la seconde moitié du *xviii* siècle. Il a laissé de nombreux écrits sur la gangrène, les amputations, les plaies, etc.

BAGILINDEN. Myth. ind. Fils de Pration, aïeul de Kourou et de Pandou.

BAGIRADEN. Myth. ind. Radjah, fils de Télihien et père de Viçouraden, qui, par ses prières et ses pénitences, décida la belle Ganga à descendre sur la terre.

BAGISTANUS MONS, montagne de l'anc. Médie, sur la route d'Ecbatane à Babylone, connue aujourd'hui sous le nom de *Bisoutoun*, entre les villes modernes de Hamadan et Kermanschah. Sémiramis, dit la tradition, fit couper cette montagne et sculpter sur le roc des monuments et des bas-reliefs qui existent encore.

BAGLAFECHT s. m. (ba-gla-fékt). Ornith. Oiseau du genre tisserin, qui vit aux îles Philippines, et aussi, dit-on, en Abyssinie.

BAGLATTEA s. m. (ba-glatt-té-a). Sorte de guitare des Arabes, consistant en trois cordes de lait tendues sur une planche. On en joue avec une plume.

BAGLIONE ou **BAGLIONI** (Cesare), peintre italien, né à Bologne vers 1525, mort à Parme en 1590. Il se forma sous la direction de son père, artiste médiocre, et devint l'un des plus habiles paysagistes de son époque. « Il surpassa tous ses devanciers, dit Lanzi, dans la manière de toucher la feuille des arbres. » Il peignit aussi avec beaucoup d'habileté des fleurs, les fruits, et traita avec originalité des sujets de genre, en manière de décorations, notamment dans le palais ducal, à Parme, où il représenta des *Cuisiniers*, des *Boulangers*, des *Laveuses*, etc. Il est à regretter qu'il se soit médiocrement soucié de la correction et qu'il ait peint le plus souvent de pratique. Il avait aussi la fâcheuse manie de surcharger ses compositions d'ornements inutiles et sans goût. C'était, d'ailleurs, si l'on en croit les biographies, un artiste spirituel, enjoué, improvisant de fort jolis vers, faisant de la musique agréable, et, au demeurant, le plus excentrique des hommes. On assure qu'il s'était pris tout à coup de la fantaisie de peindre des ruines, il partit un beau matin de Parme, en bonnet de nuit et en pantoufles, pour aller les peindre d'après nature à Rome.

BAGLIONE (Giovanni), peintre et littérateur italien, né à Rome vers 1573, mort vers 1650. Il apprit les éléments de l'art sous la direction de Francesco Morelli, peintre d'un talent très-secondaire, et acheva de se former par l'étude des grands maîtres. Dès l'âge de quinze ans, il concourut à la décoration de la bibliothèque du Vatican, et fut dans la suite employé par Paul V, qui le nomma chevalier de l'ordre du Christ, par le duc de Mantoue et par d'autres personnalités éminentes. Il a exécuté un grand nombre de peintures décoratives dans les églises et les palais de Rome, notamment à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Pudentienne, à Sainte-Onuphre (deux *Sibylles*), à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Louis-des-Français (*Adoration des Mages* et *Présentation au temple*), au palais Rospigliosi (*Titus devant Jérusalem*, plafond). On cite encore un *Saint Etienne*, qu'il peignit dans la cathédrale de Pérouse, et une *Sainte Catherine*, dans la basilique de Lorette. Un de ses meilleurs tableaux se voit au musée Chigi, à Rome : il représente un *Combat de deux chiens* tenus en laisse par deux nègres, et a été attribué par erreur au Caravage. Baglione parvint à un âge très-avancé. Il vit paraître en 1642 un livre intitulé : *Vite de pittori, scultori, architetti, dal pontificato di Gregorio XIII, del 1573, infino a tempi di papa Urbano VIII, del 1642*. C'est une suite de cinq dialogues sur les artistes de son temps, entre un étranger et un gentilhomme romain; ouvrage dépourvu de mérite littéraire, mais écrit avec impartialité et très-précieux pour l'histoire de l'art en Italie. Baglione fut reçu de l'Académie de Saint-Luc, qui le choisit pour président.

BAGLIONI (Jean-Paul), Italien d'une famille noble de Pérouse, vivait au commencement du *xvii* siècle. Il faisait le métier de condottiere, et parvint trois fois à exercer une autorité absolue sur la ville de Pérouse. Mais en 1520, le pape Léon X l'ayant appelé à Rome sous prétexte de le consulter sur les affaires politiques, le fit arrêter et mettre à mort. — Son fils, BAGLIONI ASTORRE, réfugié à Venise, consacra ses services à cette république. Il défendit contre les Turcs Famagouste, dans l'île de Chypre, et ne se rendit qu'après la plus vigoureuse résistance. Mustapha lui fit trancher la tête, en violation de la capitulation qu'il lui avait accordée. On le comptait au nombre des poètes les plus élegant de son temps.

BAGLIONI (Thomas), typographe vénitien, du commencement du *xviii* siècle. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on cite surtout une *Histoire des guerres de Flandre* (1559-1609), par Lanario d'Aragon (Venise, 1616).

BAGLIVI (Georges), célèbre médecin italien, né à Raguse en 1669, mort à Rome en 1706. Issu d'une famille arménienne très-pauvre et adopté par un médecin riche et considéré, nommé Pier-Angelo Baglivi, qui lui laissa sa fortune et son nom, il vint étudier la médecine à Padoue et à Bologne. Disciple et ami du grand anatomiste Malpighi, il fut nommé par le pape Clément XI professeur de médecine théorique au collège de Sapience, et peu de temps après (1695) professeur d'anatomie et de chirurgie. Baglivi contribua à ébranler les théories humorales des galénistes en ramenant l'attention sur les solides de l'économie animale, et en faisant revivre les principes de l'ancienne école méthodique; il fut sous ce rapport le précurseur de Hoffmann. Il rapportait les causes de presque toutes les maladies à deux sortes de lésions : l'une affectant le ton, le ressort et la structure des fibres; la seconde